

Quand les régimes totalitaires instituèrent le vol organisé

Emmanuel LE ROY LADURIE
FIGARO LITTÉRAIRE - ESSAIS
17/09/1998

Le pillage des biens culturels ne date pas d'hier. Les Romains avaient raflé en Asie mineure et en Grèce quantité de statues. Charles VIII et Louis XII revinrent d'Italie avec des monceaux de merveilleux incunables récupérés à Naples, à Milan... Et ne parlons pas du butin des guerres de la Révolution ou de l'Empire jusqu'en 1813, imparfaitement restitué ensuite au Pape, aux Prussiens et tutti quanti. Les armées du Kaiser en 1914-1918 se sont « servies » avec largesse en chefs-d'œuvre de la peinture flamande parmi les musées du nord de la France, alors occupé par l'Allemagne. Hitler et Staline n'eurent aucun mal, dans leurs razzias paneuropéennes, à s'inspirer d'exemples antérieurs. Au surplus, les goûts artistiques se ressemblaient étrangement, dans les deux camps du totalitarisme, opposés l'un à l'autre, nazi et soviétique, formant un couple infernal. De part et d'autre, on préconisait, vers 1937, les statues d'athlètes musculairement réalistes, nues chez les Teutons, caleçonnées chez les bolcheviks. La différence était mince, même au gré d'un Speer partisan, bien sûr, du nu intégral, sans le moindre revêtement textile. Dès 1939, a fortiori après 1940, les enlèvements du patrimoine esthétique allèrent bon train : les Rubens de Vienne partaient pour l'absurde et futur musée de Linz, ville préférée du Führer. A partir de 1943 (chute du fascisme italien) les chefs-d'œuvre du musée des Offices de Florence furent stockés dans le Tyrol germanophone. Goering se prenait pour un homme de la Renaissance : canaille éléphantique et milliardaire, à mi-chemin de Mobutu... et de Mazarin, il rafla « chez nous » une partie des collections du Jeu de paume ; il ne laissait à Hitler, autre « amateur », que quelques lots d'œuvres mineures.

L'historienne Dominique Liechtenhan, polyglotte anglo-franco-russo-allemande, a donc démêlé, dans un livre qui fera date, les réseaux de ces diverses intrigues. Elle multiplie, à ce propos, les anecdotes croustillantes concernant les passions picturales du Reichsmarschall (Goering) auquel l'usage intensif de la drogue n'avait pas enlevé toute lucidité esthétique, tant s'en fallait. En France, à tout le moins, les nouveaux maîtres berlinois faisaient semblant (de temps à autre) de payer leurs « acquisitions » artistiques, fût-ce en monnaie de singe. Mais dans les pays tchèques ou polonais, les Allemands n'avaient nul besoin de se gêner : les Slaves, comme les juifs, faisaient partie des races inférieures, de l'avis de leurs conquérants. La décoration interne du château de Varsovie, et puis les Vinci, Raphaël et Rembrandt des collections des aristocrates polonais, ne furent que la pointe émergée d'un immense « iceberg » d'œuvres volées, géniales ou quelconques, au point que, par moments, de l'avis même des conservateurs allemands, plats valets des nazis, « trop, c'était trop » (s'agissant d'« importations » venues des rives de la Vistule).

Que dire, alors, du pactole ukrainien et russe, à partir de juin 1941. Asiatiques bons à détruire, selon le vœu d'Hitler, les Soviétiques devaient, à terme, perdre toute trace de leurs capitales, Moscou et Léninegrad, sur les décombres desquelles, une fois tout démolé, la charrue (germanique) finirait par passer. Dans ces conditions mieux valait, avant ce « labourage » final, récupérer au préalable les objets de valeur ; et, pour commencer, tout ce qui avait appartenu à l'Etat communiste devait revenir ipso facto au III^e Reich. Et donc, puisque, en Russie, l'Etat possédait tout... on devine la suite ! N'insistons pas sur les centaines de milliers, ou millions, de volumes plus ou moins précieux dérobés « au pays de Staline » et confiés d'autorité à la Bibliothèque nationale de Prusse ou à quelques autres. L'illustre « chambre d'ambre » de Tsarkoïé-Sélo, expédiée vers Königsberg, a disparu à jamais dans les décombres

de cette ville alors prussienne, et il en subsiste seulement quelques parcelles que les antiquaires se disputent entre eux. Les bilans chiffrés de ces déprédations, établis par le gouvernement de Moscou en 1943-1944 (cent millions de liasses d'archives, 80 millions de volumes subtilisés, etc.), sont sujets à caution, puisque les évêques russes, avec lesquels Staline s'était réconcilié, ajoutaient aux chiffres réels les dégâts commis par les bolcheviks à l'encontre de l'Eglise, dégâts dont il était commode de faire porter la responsabilité aux hitlériens. Le butin nazi en terre slave, d'est en ouest, n'en reste pas moins « Kolossal », l'adjectif pour une fois s'impose.

Et puis, en 1944-1945, le pendule repart en sens inverse, d'une façon qui n'est guère plus glorieuse. Certes, les Soviétiques avaient mille raisons de se venger, mais enfin au viol de masse des femmes est-allemandes (on n'ose point avancer de chiffres à ce propos) correspond, dans un autre registre, l'immense déménagement effectué par l'armée Rouge aux dépens des trésors des musées de Berlin, Dresde, Leipzig ou ce qu'il en restait. Les soldats de Joukov, dorénavant, se trouvaient en pays conquis. Les « brigades des trophées » (sic) agissant pour le compte de la superpuissance eurasiatique fouillaient les galeries de mines et autres cachettes dans lesquelles Hitler et Goering avaient entreposé, en désespoir de cause, à la fin de la guerre, l'immense produit de leurs larcins.

Les Rouges venus de Russie confisquaient, outre les tableaux de maître et gravures précieuses, tout un matériel de papeterie dont ils imaginaient qu'il pouvait être utile : épidiscopes, cellophane, étiquettes autocollantes... On évacuait pêle-mêle, en direction de l'Est, l'autel de Pergame et les retables baroques. L'Adam et Eve, de Cranach, flanqué de vingt tonnes de papier à musique et de médiocres peintures allemandes du XIX^e siècle, quittait définitivement la Saxe en direction de la Sainte Russie.

Ce prodigieux hold-up (auquel, c'est vrai, l'incontestable culpabilité allemande fournissait quelques justifications de première force) n'aura d'égal, dans un tout autre genre, que celui auquel se livreront les mafiosi de la Nomenklatura russe, après 1990, aux dépens des fermes, gisements de pétrole et usines de leur propre pays. Mais le premier hold-up russe, celui de 1945, est resté secret ou presque, jusqu'en 1989. A cette date, les bouches vont commencer à s'ouvrir en terre slave. Quelques expositions des fabuleux trésors (jusqu'alors stupidement cachés depuis 1945) sont réalisées pendant la dernière décennie du XX^e siècle, à Moscou et ailleurs. Le président Eltsine a promis au chancelier Kohl d'opérer certaines restitutions. Mais les partis rouges-bruns de la Douma, communistes et nationalistes, appuyés par quelques conservateurs des musées russes, ont fait échec à ce premier accord. Même les biens français volés par les Allemands, puis récupérés par les Russes, ne sont pas tous rendus, tant s'en faut : l'école historique française ayant « démontré » l'immense étendue de notre collaboration avec Hitler, il n'y a donc pas lieu de rendre leurs trésors aux salopards de l'Hexagone, tel est du moins l'un des arguments qu'on avance à Moscou... On en est là, et le livre de Dominique Liechtenhan représente, à ce point de vue, un superbe pavé dans la mare ; le premier du genre, en tout cas, dans la production éditoriale de notre pays.



Nazis et soviétiques, même pillage. Tableau d'un musée français en partance pour le Reich, en 1940-45.

(Photos Keystone/Kipa et Georges de Keerle/Sygma.)



Un Gauguin, exposé au musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg, avec d'autres « trophées de guerre ».

(Photos Keystone/Kipa et Georges de Keerle/Sygma.)
